

Alain Astruc ne séparait pas le dire de l'écrire, ces deux mouvements ayant en commun la parole. L'oralité était pour lui l'acte créateur du parler parce que lorsque l'on parle, on n'est jamais sûr de ne pas trébucher. L'écrit est une fois pour toutes fixé sur le papier et l'oral le remet en mouvement tout en s'écartant de lui dans un enjambement, en l'éprouvant, dans le risque de buter ou de tomber. L'écriture, dans l'oralité, devient un fil sur lequel on avance pas à pas et son à son avec ce danger permanent de perdre l'équilibre, c'est de ce déséquilibre que l'espace naît puis révèle l'indicible et l'invisible. Sa vision du théâtre était et reste très singulière et dans toutes les pièces qu'il a écrites, elle s'y glisse comme pour nous faire part de ce que le théâtre pourrait, devrait et pour tout dire serait véritablement.

Son écriture s'agence avec des mots simples, des répliques de plus en plus courtes à force de gommer et pleines de zigzags mettant sans cesse en jeu l'imprévu. C'est une écriture circulaire qui ne tourne pas en rond mais avance en spirale. Comme une façon de sonder le présent, son ici et son maintenant insaisissables en prenant acte de la transformation incessante. Façon d'échapper au temps et à l'histoire et de rentrer dans cet espace qui est celui de la présence où se joue le vivant et son effacement. Alain Astruc écrivait-oralement dans la quête d'une parole libre, respirée et simple, dégagée de toutes scories, légère, cherchant le corps autre, délivrée et agissante.

Il écrivait et récrivait sans cesse ses pièces, y compris en les jouant, allant de plus en plus à l'épure, et laissant apparaître le vide qui les sous-tend. Il y mettait en jeu des formes faites de glissements et de frottements sans se soucier d'un quelconque réalisme. Les personnages y sont des forces agissantes qui ne campent pas dans l'apparence ni dans l'appartenance. Ces forces sans cesse mouvantes s'interpénètrent en provoquant des étincelles, des ruptures et puis des sauts dans l'inattendu de ce qui sans cesse bifurque et ne se laisse jamais attraper. Cette écriture a quelque chose de volatile qui semble déjouer toute tentative de mise en scène. Les déplacements y sont dans la langue qui donne à l'acteur la possibilité de danser.

Ce qui est mis en jeu à travers la langue réside davantage dans le rapport, l'écoute, la respiration que dans des valeurs que seraient sensés incarner des personnages. Alain Astruc n'y délivre aucun message mais sonde l'essence du théâtre dans sa présence au monde. C'est à travers les pièces qu'il

a écrites qu'il nous livre certains secrets de ce en quoi le théâtre devrait se nourrir pour retrouver le chemin de la vitalité.

Trois pièces d'Alain Astruc ont été traduites en espagnol façon de poursuivre ce travail au-delà des frontières et de continuer cette recherche et ce voyage dans une autre langue. *L'infirmière et la putain* a été jouée en Colombie en 2008 et 2009 dans des grands théâtres où l'enthousiasme régnait. *Les vioques* et *Le voleur de Bagdad* seront joués en 2013 en Argentine. *Le voleur de Bagdad* étant monté en Argentine par des acteurs argentins et français.

Dans ce premier recueil de la collection nous avons choisi d'éditer *Le voleur de Bagdad* en bilingue. La traduction de la pièce a été faite par Marie Lopes, comédienne qui joue depuis de nombreuses années les pièces d'Alain Astruc et qui donc connaît bien cette écriture dans sa dynamique, et par Roberto Robao artiste musicien argentin qui connaissait Alain Astruc et qui a un sens du rythme et de la musique de la langue.

L'action se situe dans la rue et commence avec des ressorts classiques, le mari la femme et l'amant, pour prendre une direction totalement imprévisible où les repères du théâtre sont balayés parce que le public a décidé de ne plus se laisser faire.